

*Vierge de Bruges* puis s'est tu. Polardeux de nos villes,  
de nos crimes, de nos magouilles, où masquez-vous  
vos plumes pour nous faire un petit poche en or ? Au  
travail !

Gérald Purnelle

### Toute poésie est mémorielle

Qui parle dans le poème ? Le poète, dira-t-on, toujours le poète, quand bien même, recourant à la prosopopée, prêterait-il cette voix parlante à d'autres, à des objets, aux éléments de la réalité.

Posons la question autrement : d'où surgit et d'où parle le poème ? Quel temps, quel lieu, quelles conditions d'énonciation peuvent constituer sa référence et sa possibilité d'existence réelle — hors du texte lui-même, autotélique ? Bien souvent, même quand une mention de lieu ou de date paraissent l'inscrire davantage dans un monde réel auquel nous appartenons, le poème s'avance sur la page comme un objet-texte totalement autonome, comme chu d'une plume ou d'un ailleurs inconnu, laissant au lecteur la charge et la latitude de construire lui-même sa perception d'une hypothétique relation entre le sujet lyrique et le poète qui signe le livre : en celui-ci réside alors la référence unique et absolue du poème,

qu'elle soit tue ou affichée. En d'autres termes, le lyrisme personnel reste, pour bien des poètes, la voie séculaire qui fonde la poésie.

Il fut et il est encore, pourtant, d'autres façons de pratiquer l'écriture poétique. Forte d'une tradition universelle (dans le temps et dans l'espace), la poésie peut se manifester dans son principe même, en intégrant une part de fiction assumée : dans sa vocation de parler de l'homme à l'homme, tout poème est d'abord un objet façonné (*fingere, fictio*).

Daniel De Bruycker vient de faire paraître *Passeports pour ailleurs* (L'Arbre à paroles), un livre sous-titré « Poésie mémorielle Wu-sun » et placé dans une série intitulée « Destins nomades ». Tout est là : le poète a élu dans l'Histoire un peuple énigmatique à bien des égards – les Wu-sun, connus par les traces laissées dans les sources des autres cultures asiatiques et que l'on considère comme des Indo-européens liés aux Tokhariens – ; en leur prêtant une langue et une tradition littéraire, il comble un vide et pratique ainsi ce qu'il appelle lui-même ailleurs de la « poésie-fiction ». Les 99 poèmes qui constituent le corpus du livre sont présentés comme sauvés du naufrage de l'Histoire : datés du 9<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle, ils ressortissent à un genre codifié, le « poème-testament » (*mæñawídha*, en langue wu-sun), « œuvres d'éleveurs montagnards, de guerriers ou d'artisans, [qui] posent et reposent au ciel lointain la même éternelle question : "Voici qui je fus. Montrez-moi où aller maintenant" », nous dit la quatrième de couverture.

Tout sent bon la fiction dans ce livre, œuvre de pure imagination, et le plaisir qu'elle peut procurer au lecteur ; autour de ce corpus, l'auteur construit tout un paratexte : le récit de sa rencontre avec le spécialiste de cette littérature, l'histoire des découvertes de celui-ci, des notices sur les Wu-sun, leur langue, leur écriture, la fonction des textes. Le savant est censé avoir choisi ces

poèmes, Daniel De Bruycker les avoir traduits. Chaque poème fait l'objet d'une description et d'un commentaire archéologique, linguistique, formel et thématique.

Inventer la poésie d'un peuple ou d'un temps : la démarche est aux antipodes du lyrisme contemporain ; qu'elle actualise la tradition épique ou qu'elle imite la lyrique elle-même, elle fait songer au Saint-John Perse d'*Anabase* ou à la *Géologie* de Bauchau, mais aussi aux superbes *Stèles* de Victor Segalen. Et, puisqu'on n'est pas loin d'une bienveillante supercherie littéraire (tant la construction peut s'avérer séduisante de prime abord), on se souvient des *Chansons de Bilitis* d'un certain Pierre Louÿs. D'ailleurs, notre auteur est coutumier du fait, et l'on trouve dans sa bibliographie d'autres « Destins nomades », les *Poèmes de Hou Sang Ye* (2000) ou les *Ghazâls de Hu* (2004).

Mais l'aspect ludique de l'entreprise (dans l'écriture comme dans la lecture), et le tour de force d'imiter une poésie millénaire et qui n'existe pas, ne doivent pas masquer sa portée, ni la richesse du *texte* ainsi conçu par un poète qui est d'abord notre contemporain.

Le thème de ces poèmes est constant : à la fin de sa vie, un homme compose un poème d'adieu un monde et d'annonce de sa fin prochaine. Ce qui est ici convoqué, sans parodie aucune, c'est l'expérience intemporelle de la mort et de la vie. Loin de toute philosophie abstraite, dire sa mort s'ancre pour le vivant dans le concret de son existence : cela touche à sa relation au temps, aux lieux, aux autres, à ses proches, à ses propres traces sur terre. Thème universel, mais que notre monde contemporain pourrait avoir tendance à éluder, alors que « mourir est dans l'ordre des choses ». Et ces poèmes sont bien plus qu'un *memento mori* nonante-neuf fois décliné. En attribuant ces poèmes tantôt à des anonymes, tantôt à des auteurs nommés mais non-poètes, Daniel De Bruycker restaure le lien que la parole individuelle peut entretenir avec le collectif. C'est en cela, façon moderne, que ce

livre ressortit aussi à la poésie épique. Un homme du 12<sup>e</sup> siècle nous dit : « Ainsi que je verse le lait clair dans les coupes / afin de réjouir et inspirer les miens / je serai bientôt versé dans la coupe du monde » – sans que cesse de résonner la seule voix qui puisse nous toucher, celle de l'homme dans sa singularité : « Ne cherchez pas : si je pars ce matin, / ce n'est pas pour me rendre au troupeau » je crois / que j'irai voir jusqu'à ce nuage là-bas. »

Certes, depuis que l'on écrit des poèmes, la poésie ne cesse de s'imiter elle-même. Mais c'est en cela qu'elle est vivante. En saluant les qualités d'écriture d'une entreprise originale, citons tout un poème :

Que dire encore  
à cette heure tardive : qui je fus ?  
Cela ne compte déjà plus.

Que dire qui vaille  
à cette heure dernière : qui je suis ?  
Seulement pour aujourd'hui.

Que dire enfin  
en cette heure suprême : qui je serai ?  
Demain je le saurai.

Et le poète, demandera-t-on ? Quelle place pour lui dans cette vaste et subtile construction ? Eh bien, on s'avise que ces poèmes de neuf vers ne sont pas éloignés de ses propres textes, tels ceux de ses récentes *Neuvaines*, poèmes de même structure et de même longueur, « exercices spirituels quotidiens » : tout poète est dans chacun de ses poèmes.

## CHRONIQUE

### De la musique en toute chose

Jean Lacroix

### Abondance de biens ne nuit pas !

Chaque année, après l'été, on disserte sur les centaines de romans en tout genre qui envahissent le marché de la rentrée littéraire. Dans le cas de l'édition discographique, c'est aussi par centaines que les nouvelles parutions se comptent, et le mélomane passionné ne sait où donner de la tête et de l'oreille. Mais dans le domaine musical, l'avalanche se justifie peut-être plus dans la mesure où, au-delà des grandes œuvres-phares inlassablement revisitées, le répertoire s'étend à des partitions inconnues ou méconnues, qui sont un réel enrichissement. Ciblons-en quelques-unes dont l'intérêt justifie le signalement.

Le nom d'Orazio Benevolo (1605-1672) ne vous dit rien ? Rendons grâce à Hervé Niquet et au Concert spirituel de nous offrir sa *Missa si Deus pro nobis* et son *Magnificat*, tous deux à 16 voix. Benevolo, fils de pâtissier